

— En cela vous vous trompez... Je suis allée rue des Pyramides.

Pascal sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

— Vous avez vu Me Auguy ? fit-il avec anxiété.

— Oui.

— Alors, les renseignements sur lesquels vous comptiez ?

— N'existaient que dans mon imagination.

— Le notaire s'est retranché sans doute, pour ne pas vous répondre, derrière le devoir professionnel ?

— Non, il a prétendu ne rien savoir...

— Il savait cependant que Robert avait une fille ?

— Il m'a juré que non... il ignorait même la mort de Robert...

— Allons donc ! c'est impossible... Tous les journaux en ont parlé !

— Je le lui ai dit... Il a répliqué que le temps lui manquait pour lire les journaux.

— Était-il de bonne foi ?

— Pour cela au moins, oui, je l'affirme... sinon pour le reste...

— A quel propos cette restriction ?...

— A ce propos qu'il est un point sur lequel le notaire a refusé de s'expliquer.

— Un point important ?

— Très important...

— Lequel ?

— Celui-ci. La lettre mise un instant entre mes mains par le hasard me donnait lieu de supposer que Mme Auguy devait se trouver, dépositaire de papiers importants, à lui confiés par Robert Vallerand, pour être remis à la personne qui présenterait la lettre en question.

— Eh bien ?

— Eh bien ! le notaire, après m'avoir demandé en vertu de quel droit je l'interrogeais, a nettement ajouté qu'il n'avait rien à me dire.

— Avez-vous fait à son cœur un de ces chaleureux appels dont les femmes ont le secret ?

— Oui, mais mes prières, mes supplications et mes larmes n'ont rien obtenu... M. Auguy n'a consenti à me promettre qu'une seule chose, c'est de me faire prévenir s'il découvrait un jour l'endroit où je pourrais retrouver ma fille...

— Allons, pensa Pascal, décidément tout est pour le mieux... Ma chère belle-sœur attendra longtemps l'avis du notaire.

On était arrivé à l'hôtel de la rue de Varennes. Pascal descendit de voiture, prit congé de Marguerite et se rendit au pavillon du passage Tocancier où il se savait attendu par Léopold.

— Que faut-il faire ? demanda-t-il à ce dernier, après lui avoir raconté successivement ce qui venait de se passer au boulevard Maiesherbes, et la conversation qu'il avait eue avec sa belle-sœur.

— T'occuper sérieusement de tes affaires, de tes travaux, et patienter... répondit l'ex-réclusionnaire. On ne peut pas manquer de faire appel, dans un bref délai, à l'héritier légal de Robert Vallerand. Là sera ta force, car tu auras la preuve que l'existence de la fille de feu notre oncle était inconnue de tout le monde.

— Et mademoiselle de Terrys ?...

— N'est plus à craindre. Elle aura désormais toute autre chose à faire qu'à présenter sa réclamation, et d'ailleurs sur quoi la baserait-elle ?... Voilà un joli million gagné sans trop de peine... Qu'en dis-tu ?

Pascal Lantier subissait de façon complète l'influence de son cousin. En entendant la parole calme et assurée de Léopold, il se sentait fort et plein d'espoir.

L'évadé de Troyes reprit :

— Donc à cette heure, vivons en paix, toi en industriel affairé, moi en oisif heureux de jouir un peu des plaisirs dont j'avais per-tu l'habitude depuis vingt ans...

— Quand tu auras besoin d'argent... commença Pascal.

— Je ne me gênerai pas pour t'en demander, c'est convenu, interrompit Léopold.

Les deux cousins se séparèrent.

Et l'évadé sortit peu de temps après pour prendre son dîner.

Paul Lantier était rentré chez lui, mais trouvant avec sa femme son plus qu'inutile d'impressionner péniblement Renée en lui racontant ce qui venait de se passer à l'hôtel de Terrys, il eut soin de donner à sa physionomie une expression d'insouciance qui trompa ses amis.

Les incidents de cette journée avaient décidé l'étudiant à remettre de vingt-quatre heures le voyage qu'il comptait faire à Nogent sur Marne, pour continuer son enquête.

Il partit le lendemain de bonne heure, espérant recueillir des renseignements utiles, et se trouver enfin sur la piste de l'assassin d'Ursule et de Renée.

Cet espoir fut absolument déçu. On ne put à Nogent que lui confirmer ce qu'avait dit la dépêche adressée par le chef de la gare à son collègue de la gare de l'Est.

On avait bien reçu à la sortie un ticket de première classe délivré à Maison Rouge et valable pour Paris, mais on ne pouvait donner un renseignement quelconque de la personne qui avait remis ce ticket. Le receveur ne se souvenait même pas si cette personne était un homme ou une femme.

Les ténèbres restaient donc absolues et aucune lueur, si minime fût-elle, n'apparaissait à l'horizon pour les éclairer.

Paul Lantier revint à Paris dans un état de découragement à peu près absolu.

Renée allait de mieux en mieux, mais sa guérison n'était pas complète. Le docteur Maréchal ordonnait un repos absolu et prévoyait que la convalescence serait longue, et qu'à la suite de l'affaiblissement qui, sans une sorte de miracle, aurait été mortelle la pauvre enfant devrait passer bien des jours dans son lit, avant de recouvrer le libre usage de ses membres.

Nous la laisserons momentanément sous la garde vigilante de Paul, de Zaza la blonde et de Jules Verdier, et nous saurons le terrible drame commencé à l'hôtel de Terrys.

En quittant le boulevard Maiesherbes, le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations judiciaires étaient allés au palais de justice pour rendre compte à qui de droit de la mission qui leur avait été confiée. Le procureur de la République les attendait avec impatience.

— Eh bien, messieurs, leur demanda-t-il dès qu'ils eurent franchi le seuil de son cabinet, sommes-nous réellement en face d'un crime, ou notre religion a-t-elle été surprise par de menaçantes déclarations ?

— Jusqu'après l'autopsie le doute nous sera permis, répondit le chef de la sûreté. Je crois pouvoir affirmer cependant que les dénonciations anonymes n'étaient point calomnieuses...

— Avez-vous trouvé à l'hôtel du comte des commencements de preuves ?